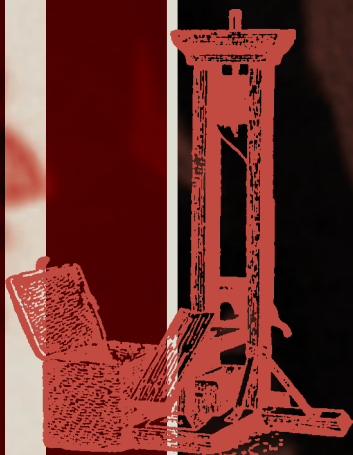


Le sang de Weidmann

Dernière exécution
publique pour
un *serial killer* séducteur





▲ Eugénie Weidmann fait vendre du papier et *Déetective* est à son apogée à la fin des années 1930. On est bien loin du projet initial d'André Gide d'en faire le défenseur des justes causes.





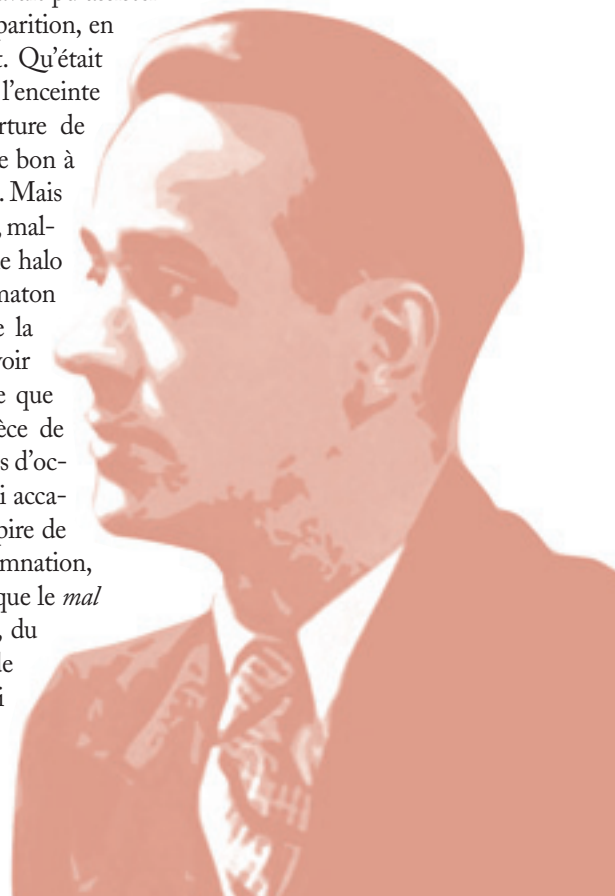
IL Y A CEUX QUI S'INTÉRESSENT À L'HISTOIRE DU CRIME et il y a les autres. Il y a ceux qui admirent la littérature de Jean Genet et il y a les autres. Les autres, ce sont les autres; les deux autres catégories ont évidemment quelque chose de commun, à commencer par cela qui n'est pas seulement de la fascination mais une autre façon de considérer les règles de l'existence; ceux qui pensent, comme l'écrivait le grand Laurent Tailhade à propos de l'attentat d'Auguste Vaillant à la Chambre des députés et de ses innocents blessés: « *Qu'importent les victimes si le geste est beau? Qu'importe la mort de vagues humanités si, par elle, s'affirme l'individu?* »

Ceux-là ne peuvent avoir oublié la page de *Notre-Dame des Fleurs* où le narrateur, en extase, punaise au plâtre du mur de sa prison la première page de *Détective* offrant en gros plan le visage d'Eugen Weidmann, tuméfié et sanglant, enturbanné de ouate et de bande Velpeau, le regard à la fois terrifié et terrifiant d'un Christ aux outrages photographié par un moderne Caravage. Genet, devant l'image sépia, se prosterne presque et, aujourd'hui encore, ce visage pourtant criminel mis à mal par des argousins sentant probablement l'ail et le Pernod a quelque chose qui touche au sacré, à la béatitude qui marquait la face de ces condamnés chinois dépecés vivants et qui tant bouleversaient Georges Bataille. Sans doute, s'il avait pu assister alors à quelque séance de cinéma, le prisonnier Genet eût été déçu par l'apparition, en mars 1939, du même Weidmann aux actualités tant Pathé que Gaumont. Qu'était devenu, devant les caméras admises à pénétrer pour quelques instants dans l'enceinte de la cour d'assises de Seine-et-Oise, le ténébreux sacrifié de la couverture de *Détective*? Un petit mec bien peigné et propre sur lui, un demi-sel tout juste bon à figurer en second plan dans une photographie de Doisneau ou de Brassai. Mais

il y avait alors une autre question qui venait à l'esprit: pourquoi, malgré tout, ce personnage banal dégageait-il autre chose que le halo de mystère enveloppant toute image d'un client de photomaton ayant oublié l'une de ses effigies dans le réceptacle de la cabine de prise de vues? Pourquoi voulait-on voir et revoir encore l'expression de ce flegme affiché? Est-ce parce que l'on *savait*? Est-ce parce que, décidément, cette espèce de coureur cycliste endimanché ou de vendeur de voitures d'occasion avait cette absence de diabolisme physique qui accablait un Landru, un boucher de Hanovre ou un vampire de Düsseldorf, qui clouerait au pilon, avant même sa condamnation, un docteur Petiot et son regard en vrille? Est-ce parce que le *mal* s'incarnait en lui avec toute la séduction de l'innocence, du quotidien? Est-ce parce qu'il nous renvoyait cette attitude propre aux rêves? Était-ce vraiment lui ou nous-mêmes qui



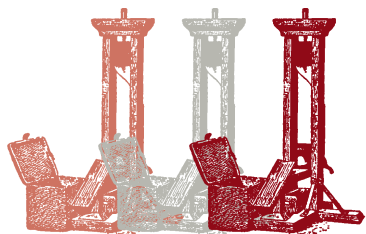
Jean de Koven



► Devant ses juges, Eugen Weidmann, sans les stigmates des brutalités policières, n'est plus qu'un être humain comme les autres : banal.



pénétrions avec cette désinvolture dans le box des accusés pour une simple peccadille et – disons-le – pour *rien*. Car enfin, cet Eugen Weidmann – et tout un chacun se répétait cela avec un questionnement effrayé – avait tué pour *rien*. Pour rien que le plaisir de tuer, rare privilège dans un siècle où tout acte avait son poids économique ou sa raison marchande. On ne tuait plus comme au temps de Gilles de Rais. Lui si, apparemment, et tout son procès tournait autour de ce stupéfiant constat sans que l'on parvînt à vraiment l'admettre. Il avait tué la danseuse américaine Jean de Koven sans même la violer, comme ça, juste pour l'extraordinaire plaisir de l'inviter à visiter sa villa, La Voulzie, à la Celle-Saint-Cloud, après l'avoir draguée dans l'enceinte de l'Exposition des arts et des techniques où il s'était fait embaucher comme interprète. Ivresse vertigineuse d'une mort programmée et inévitable, après quelques *drinks* et une ballade heureuse, riante, délicate, dans l'apaisant décor d'une banlieue sans histoire. Elle n'avait pas un sou en poche, il le savait. Il savait surtout qu'après le coût du crime, il lui faudrait l'effarant courage de descendre le cadavre à la cave, d'y creuser une fosse et, hâtivement, de la laisser là, à peine froide. Le procès mettait en cause des complices, des « assistants ». Weidmann avait connu, dans une prison allemande où il végéta six ans pour un kidnapping raté, deux Français crétins, Roger Million et Jean Blanc. Ils échafaudèrent ensemble, à leur sortie, une association de malfrats aux goûts modestes qui ne fonctionna jamais vraiment. Une autre idiote au nom prédestiné, Colette Tricot, maîtresse de Jean Blanc, se



joint alors à la bande. Le plan consiste à faire fructifier à Paris, durant l'expo, ce qu'Eugen n'a pas réussi dans sa patrie: le kidnapping à la petite semaine. Malheureux petits Français qui n'ont pas compris, ne comprendront jamais que les pulsions de l'Allemand sont d'un autre ordre que celui d'un médiocre tire-laine. Ils s'en apercevraient qu'il serait déjà trop tard. Quatre cadavres insolubles ont, depuis le meurtre initial de Jean de Koven, marqué la route chaotique du quatuor. Peut-être, à la fin de l'exposition, se seraient-ils lassés, dispersés, sans jamais avoir trouvé le magot espéré chez les pauvres diables et diabesses qu'ils tiraient comme des lapins. Peut-être n'aurait-on jamais rien su de cette minable histoire, comme de tant d'autres. Il avait fallu, comme toujours, que le hic vînt de leur côté, qu'un Fritz Frommer, escroc familial d'Eugen, fut lui aussi canardé pour avoir fait peser la menace d'une dénonciation. Ce Frommer avait un oncle et cet oncle était inquiet du silence prolongé de son neveu, un temps parisien et visiteur de notre exposition. Il n'était dès lors pas difficile d'isoler Eugen – Karrer pour le registre du service des traducteurs – et de lui faire cracher le morceau. Cela ne se fit pas sans grabuge: la couverture de *Détective* en fait foi. Mais Weidmann, pour sa part, blesse sérieusement deux policiers; il n'est pas un pleutre. Commence alors la véritable affaire Weidmann et s'épaissit son mystère au fil des jours. Tandis que Jean Genet se recueille devant son icône, une caricaturale assemblée de magistrats versillais se voit confrontée à un être dont personne, y compris son avocat, le célèbre Vincent de Moro-Giafferi, ne peut percevoir ni forcer le chiffre. C'est bien Gilles de Rais devant ses juges, ou plutôt Pierre-François Lacenaire, assassin pour quelques couverts d'argent, pour une pincée de billets de banque, pour rien. Ou, alors, pour le plaisir? Ce n'est pas là, on s'en doute, matière à jugement. Du moins, la cour déconcertée sait-elle distinguer cette notion inconnue d'elle des minimes dégâts opérés par les comparses d'Eugen – elle va jusqu'à acquitter le pauvre couple fourvoyé de Jean Blanc et Colette Tricot – mais ce n'est pas en condamnant Weidmann à la guillotine qu'elle répond aux questions du public qui s'est rué au procès comme au meilleur spectacle de la saison.



Devant le palais de justice de Versailles, une foule joyeuse attend le moment de contempler *in vivo* le « monstre de La Voulzie ». ▼



L'affaire vue par...

Jean Genet

« Weidmann vous apparut dans une édition de cinq heures, la tête emmaillotée de bandelettes blanches, religieuse et encore aviateur blessé, tombé dans les seigles, un jour de septembre pareil à celui où fut connu le nom de Notre-Dame-des-Fleurs. Son beau visage multiplié par les machines s'abattit sur Paris et sur la France, au plus profond des villages perdus, dans les châteaux et les chaumières, révélant aux bourgeois attristés que leur vie quotidienne est frôlée d'assassins enchanteurs, élevés sournoisement jusqu'à leur sommeil qu'ils vont traverser, par quelque escalier d'office qui, complice pour eux, n'a pas grincé. Sous son image, éclataient d'aurore ses crimes : meurtre 1, meurtre 2, meurtre 3 et jusqu'à six, disaient sa gloire secrète et préparaient sa gloire future. »

(Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, L'Arbalète, 1948)

Devant cette énigme humaine, seul le poète prisonnier peut avancer une raison, c'est-à-dire une déraison. Il laisse aux autres, les fameux *autres*, des arguties aussi saugrenues que la mauvaise influence des films de la Warner Bros ou le désir hitlérien – les parents d'Eugen Weidmann étaient inscrits au parti nazi – de démoraliser la population française... Œil pour œil, dent pour dent, la justice fait ce qu'elle peut, ce qu'elle doit et Eugen Weidmann va mourir sans fournir la moindre des réponses à des questions que, d'ailleurs, on s'est bien gardé de lui poser. Au petit matin du 17 juin 1939, une foule impatiente stationne devant la prison de Versailles. Elle est là pour voir le monstre, pour, très au fond d'elle-même, percevoir à la fois pourquoi cet homme est un monstre et pourquoi elle est si désireuse de le voir encore, une dernière fois, vivant. Pour quel échange ? Pour quel pacte ? Elle attend longtemps, la foule, presque une heure après l'heure annoncée du supplice. Enfin, les portes s'ouvrent et, derrière la machine à faire mourir plus dignement du Docteur Guillotin, apparaît Eugen Weidmann qu'on conduit vers elle. Il a les épaules nues et, pour cette dernière représentation publique, il semble redevenu le héros que son procès avait un moment travesti en humble apache. Un grand silence accompagne les petits préparatifs nécessaires à la bonne conduite de l'opération, parfois troué d'un bref gémissement : une femme qui s'évanouit et disparaît sous les pieds de la masse attentive. Il y a aussi le cliquetis discret des appareils photographiques. Jamais le temps n'a été aussi favorable à l'établissement, seconde après seconde, d'une mise à mort sur un support aussi fidèle. Et, si l'on tend bien l'oreille, le ronronnement des caméras ne cesse pas. Enfin, l'homme est ficelé aux bois de justice. Le couperet glisse tandis qu'une houle fait onduler les masques des spectateurs. Et c'est alors que l'inimaginable a lieu, que le prisonnier Genet n'ose pas même concevoir dans ses fantasmes les plus débridés et qu'il semble pourtant, tel un démiurge, diriger dans l'isolement de sa cellule : la foule, bousculant le cordon de la garde mobile, s'approchant de l'échafaud, écartant les aides-bourreaux qui veulent s'interposer et puis ceux qui s'agenouillent dans la paille tapissant le pavé, tirant un mouchoir de leur poche et – à tâtons – recueillant quelques gouttes de sang du guillotiné. Pour quel secret autel ? Eugen Weidmann fut le dernier condamné à mort à être exécuté en public. Les amateurs de sensations fortes avaient obtenu cela, qu'on supprimât le spectacle mais non l'ignominie de l'acte lui-même. Les ministres d'Édouard Daladier avaient quelque délicatesse ; l'humanisme viendrait beaucoup plus tard. Et le 24 juin 1939, le président du Conseil ordonna à la « veuve » – sobriquet de la guillotine et admirable texte de Jules Jouy chanté par Damia – de ne « s'habiller de rouge » qu'en l'absence des regards du bon peuple et des fétichistes. Oui, en effet, ces tout derniers qui longtemps conservèrent le précieux souvenir du « fiancé de la veuve » sur un petit carré de linge peut-être brodé furent une dernière fois à la fête. Dans ses *Bonnes femmes* de 1960, Claude Chabrol s'en souviendra qui fera de l'actrice italienne Ave Ninchi l'une de ces femmes assez hypnotisées par le tueur pour conserver dans son sac, vingt ans après, la trace désormais noirâtre du sang du « monstre de La Voulzie ».